

Comme au premier jour

LE FEUILLETON
CLARO



AVANT MÊME D'INVENTER UN MONDE, DE FABRIQUER DES PERSONNAGES, DE BRICOLER DES INTRIGUES, l'écriture romanesque

n'a d'autre choix que d'inventer une perspective, c'est-à-dire d'établir son camp de base dans un repaire plus ou moins secret d'où sera projetée, comme bon lui semble, la lumière. Ce qui sera raconté peut être banal ou extraordinaire, là n'est pas la question, on s'en doute. L'important, c'est que cette perspective, qui est davantage qu'un point de vue, qui est point de réflexion, de sensation, de vie très vite, pour le lecteur, le lieu d'embuscade privilégié de sa lecture. Les livres qui nous captivent le plus sont ceux qui nous donnent l'impression de s'écrire sous nos yeux, et nous donnent le sentiment, troublant, de participer à leur déroulement.

Pour cela, bien sûr, il y a plusieurs solutions. Le romancier peut se contenter de n'éclairer que le visible en recourant à des phrases aussi généreuses qu'un néon neuf – on lit alors son livre avec le même entrain qu'on met à aligner de la pâte dentifrice sur une brosse à dents, et très vite on recrache. Heureusement, certains écrivains préfèrent élire demeure dans les plis, la pénombre, et œuvrer à la confection d'impressions sismiques grâce auxquelles nous éprouvons, même au sein de l'ordinaire, la secousse de l'inédit. Pour *Mado*, Marc Villemain se livre avec subtilité à l'archéologie d'un trouble qui aurait pu, traité par d'autres, se déliter en blquette. Mais d'une simple liaison entre deux adolescentes, il a su faire un récit charnel où c'est sa phrase et pas seulement ce qu'elle expose qui trouble.

Il était une fois Virginie et il était une fois Mado. Avant de s'éprendre l'une de l'autre, un drame en apparence anodin va charpenter la vie entière de Virginie. Cette dernière, âgée de 9 ans, se baigne dans la mer quand elle se retrouve délestée de sa culotte et de son paréo par deux garçons – des jumeaux – qui l'obligent à affronter nue et la nuit et sa conscience. La scène se transfigure imperceptiblement en quelque chose de mythologique. La mésaventure de Virginie nous rappelle Artémis surprise par Actéon, « Suzanne et les vieillards » : c'est l'histoire immortelle de la femme piégée. « C'est bête d'avoir transformé une anecdote d'enfance, une péripétie balnéaire, un même pas événement, en une espèce de drame constitutif de la femme que je suis devenue », dit très tôt, lucide et



ILLUSTRATION GIANPAOLO PAGNI, PHOTO JÉRÔME DAYRE

blessée, la narratrice. Bête? Plutôt que bête, l'épisode relève du bestial et vient révéler une part animale qui va innover tout le récit. La mythologie est affaire de dévoration.

Les deux garçons ne se contentaient pas de rire, ils « bondissaient, beuglaient, crachaient, suaient, salivaient. Du haut de mes 9 ans, il me semblait voir ce qu'ils s'apprêtaient à être. Leur devenir-homme. Des hommes, voilà. C'est-à-dire, pour la gamine que j'étais, des bêtes sauvages, carnassières. Cannibales ». La confrontation avec cette animalité fait de Virginie elle aussi une bête fantasque, elle se met

MADO,
de Marc Villemain,
Joëlle Losfeld, 160 p., 15 €.

à courir « comme courent les biches, les lapins, les chevreux » et finit par se terrer... dans le ventre d'un carrelet – non pas un poisson, mais une de ces cabanes de pêcheur qui de loin ressemblent à « des échassiers d'un autre monde ». Et quand elle finit par rentrer chez elle, sa mère lui donne une « gifle animale, une gifle de chair, nue de toute intention ». Il y aura aussi un poisson pêché aux dimensions christiques, « son regard de supplicé, le sang qui perlait le long de ses flancs olivâtres ».

Ainsi marquée, mordue, l'histoire de Mado peut devenir le récit d'un amour intense et ravageur, et Marc Villemain a toute latitude alors pour tracer sur la page des lignes de sensualités à la fois quiètes et fiévreuses, évoquer « cette suée

D'une simple liaison entre deux adolescentes, Marc Villemain a su faire un récit charnel où c'est sa phrase et pas seulement ce qu'elle expose qui trouble

légère à la racine [des] cheveux », la « tiédeur (...) progressive, lénifiante, encluse sur elle-même », la paume qui s'aplatit « contre [la] chair comme pour l'animer, la préparer ». Les jours passent, et la liaison entre Virginie et Mado, dans leur balcon sur la mer, se fait plus torride, plus profonde, ensemble elles apprennent l'adieu à l'enfance et les chemins du plaisir. Tout n'est plus que gestes et attentions, pensées et attentes brûlantes, la page enfle et respire au rythme de leurs rendez-vous, même si une voix blessée – celle de Virginie plus tard, devenue mère – nous rappelle par intermittence que le bonheur n'a pas duré, qu'il s'est passé quelque chose qui a tout englouti.

On aurait tort de réduire *Mado* à une fable moderne, et d'imaginer que l'auteur a voulu expliquer le saphisme de ses héroïnes par la bêtise crasse des jumeaux voyeurs. La passion qu'il raconte, il ne cherche pas à la rendre fabuleuse, préférant la bâtir par touches sensibles et discrètes, disséminant ici et là des motifs qui échappent au symbolique, comme ces chardons bleus dont les métamorphoses nourrissent la vie des deux amantes. J'ai parlé plus tôt d'une archéologie du trouble, mais l'on pourrait tout aussi bien invoquer une esthétique de l'émoi, tant Villemain en dresse le portrait sensible et saisissant, « jusqu'à la dernière ondulation de l'air ». *Mado* émeut. Qui dit mieux? ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEN
philosophe

La potion de bonheur



DISONS-LE TOUT DE SUITE, SANS SA SERPE D'OR, UN DRUIDE EST FOUTU, démuné, à poil, fin prêt pour aller pointer au chômage... Privé

d'outils ad hoc, il peut faire une croix sur ce fameux gui. Et sans cet ingrédient sine qua non de toute mixture un brin magique, finie cette force surhumaine qui tient en respect les Romains!

Je l'avoue sans détour. Jusqu'à présent, je n'avais jamais ouvert un album de René Goscinny et Albert Uderzo, rétif sans doute à l'idée de rentrer dans des cases!... C'est donc de deuxième main que j'ai fait la connaissance avec ces gais lurons, grâce au talent conjugué de Jamel Debbouze, Gérard Depardieu et Monica Bellucci, dans le film d'Alain Chabat *Mission Cléopâtre* (2002).

La version audio de *La Serpe d'or* (1962) nous immerge aussi dans l'ambiance toute gauloise de ce village retors, aux rebelles bien sympathiques. On y entend le cliquetis des outils, un coq s'égoïsser. Assurancetourix va jusqu'à pousser la chansonnette... Pour cette visite en Gaule, nous avons nos guides touristiques : Dominique Pinon, Jean-Claude Donda, Guillaume Briat, Bernard Alane, Feodor Atkine, Emmanuel Curtil.

Panoramix risque gros : « Par Béléno, Toutatis et Bélisama! J'ai cassé ma serpe d'or! », s'écrie l'infortuné, pourvoyeur agréé du breuvage qui assure la prospérité et la paix aux irréductibles Gaulois. Suivra une rocambolesque expédition conduite de main de maître par Astérix et Obélix qui, après maintes péripéties, finiront par démanteler dans la lointaine Lucrèce un trafic de serpents que le préfet de la ville a mis en place pour s'extraire du mortel ennui qui l'accable, lui, le haut fonctionnaire romain, Gracchus Pleindastus – qui, au passage, se graisse la patte. J'aime que l'Antiquité se rappelle à nous dans sa proximité, comme dépourvue, et nous invite à prendre du recul devant la pure immédiateté.

Le druide Spinoza

Par le plus grand des hasards, *La Serpe d'or* a côtoyé quelque temps sur ma table de nuit *L'Éthique*, de Spinoza (1677), robuste livre de chevet qui me rebooste et m'aide à traverser les cahots d'une vie. Y aurait-il un lien entre ces deux œuvres? En tout cas, le philosophe hollandais dégage à la serpe un chemin de libération en invitant son lecteur à repérer ce qui le tire vraiment vers le haut, ce qui l'inscrit durablement dans une dynamique. Touchant à la paix intérieure, y aurait-il aussi des êtres qui, tel Obélix, seraient tombés dans la marmite? Existerait-il des potions, des fortifiants au rayon béatitude? Où trouver une source pour s'y désaltérer, y boire à larges traits, histoire de se revigorer?

Dans *La Serpe d'or*, nos héros affrontent sans broncher mille et un dangers. Loups, brigands, Romains les attendent au tournant. Sans jamais renoncer à leur gaieté, tous deux nous montreraient-ils qu'il est possible en plein chaos de garder enthousiasme et élan? Loin de la belle humeur de nos deux aventuriers, Gracchus Pleindastus, lui, s'enlise dans l'ennui. Je songe soudain à cette phrase de Heidegger : « *Le Dasein arrive à n'en plus pouvoir de lui-même.* »

Prêter l'oreille aux globe-trotteurs de *La Serpe d'or*, voilà qui dynamise et délivre une sacrée leçon : ne jamais se départir de l'allégresse, même quand tout part en quenouille, sauf, par Toutatis, à s'ennuyer comme un haut fonctionnaire mort. ■

ASTÉRIX LE GAULOIS ET LA SERPE D'OR, de René Goscinny et Albert Uderzo, lu par Dominique Pinon, Jean-Claude Donda, Guillaume Briat, Bernard Alane, Feodor Atkine, Emmanuel Curtil, Benjamin Bollen, Audiolib, 21,90 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS: MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Nos maîtres furent-ils des idiots malfaisants?

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



SI VOUS PRÉFÉRER ADMIRER QUE RÉFLÉCHIR, LAISSEZ TOMBER TOUT DE SUITE.

Car ce livre attaque, frontalement et durement, une pléiade de penseurs, pour la plupart philosophes, qui furent objet de respect, voire de vénération, et qui le sont encore. Et il n'y a pas de main morte, Roger Scruton (né en 1944), philosophe relativement peu connu en France, figure centrale de la pensée conservatrice britannique. Il a même une tendance marquée à tremper sa plume dans l'acide qui risque de mettre en rage bon nombre de lecteurs.

Les admirateurs de Sartre ne supporteront pas de voir leur maître réduit à un « marxisme rétrograde », ceux de Foucault de le voir taxé de « mythomanie » et de

« paranoïa ». Les thuriféraires de Lacan seront heurtés de lire qu'il n'est qu'un « charlatan fou », les disciples de Deleuze fâchés de l'entendre traité d'imposteur construisant une « machine à non-sens ». La liste est encore très longue. S'y ajoutent notamment les disciples d'Althusser, de Badiou, de Zizek, tous ulcérés de voir leur théoricien préféré malmené, mécompris et vilipendé. Beaucoup, sans doute, n'iront donc pas plus loin, convaincus que ce livre est une horreur, son auteur une ordure, le temps consacré à sa lecture d'avance perdu. Ils auront tort, car il n'y a pas que des invectives, et de loin, sous la plume de Roger Scruton.

L'ERREUR ET L'ORGUEIL. PENSEURS DE LA GAUCHE MODERNE (Fools, Frauds and Firebrands. Thinkers of the New Left), de Roger Scruton, traduit de l'anglais par Nicolas Zeimet, L'Artilleur, « Interventions », 500 p., 23 €.

En effet, il met en lumière plusieurs caractéristiques qui ont dominé les travaux théoriques des années 1960-1970 et qui perdurent, partiellement, jusqu'à aujourd'hui. D'abord une

complaisance envers l'abstraction opaque, qui produit un effet de sidération : on ne comprend pas, donc on s'incline pieusement. Ensuite une confusion entre théories arbitraires et changements réels, qui conduit à croire qu'une pseudo-innovation, qu'elle soit verbale ou conceptuelle, engendre nécessairement « la révolution » que l'on a posée comme nécessaire, par principe. Ces biais, à la fois cognitifs et idéologiques, produisent finalement des effets de terreur : toute discussion est exclue, parce que tous les adversaires se trouvent disqualifiés d'emblée, ou diabolisés.

Partis pris

Le résultat d'ensemble est un monde à l'envers. Des penseurs, on attend liberté, lucidité, critique. On se retrouve, tout au contraire, avec dictature, aveuglement, dogmatisme. Et, bien souvent, sans même pouvoir s'en rendre compte, tellement la piété pavlovienne a remplacé l'examen logique, tellement admiration exaltée et adhésion

inconditionnelle se sont substituées aux débats argumentés et aux examens objectifs.

On dira que Roger Scruton exagère. C'est bien possible, c'est parfois vrai. Ce professeur de haut vol, auteur d'une trentaine de livres où voisinent des travaux d'esthétique, de philosophie et d'analyse politique, a ses partis pris. Grand amateur de vin et de chasse à courre, il incarne résolument le conservatisme et se veut antimoderne avec obstination. Avec courage aussi, quand il soutient les universités clandestines dans la Tchécoslovaquie communiste, ce qui lui vaut d'abord arrestation et détention en 1985, et en 1998 la médaille du Mérite, que lui remet Vaclav Havel devenu président.

Faire bon usage de cet essai ne consiste pas à remplacer une adhésion par une autre, à brûler ce qu'on a adoré, ce qui finalement ne changerait rien. Au contraire, il doit servir à s'interroger, à chercher ce qui est vrai ou ne l'est pas, ce qui est juste ou non. Cela s'appelle penser. ■